

Onna rebriqua dè sorta

Autor(en): **Sami**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 33

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224731>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



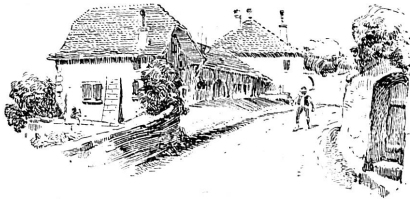
CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



IL FAIT CHAUD

*Voici donc que les gens qui passent,
Marchant avec accablement,
Ont tous, le mouchoir sur la face,
L'air de suivre un enterrement.*

*Ils s'abordent avec la mine
Déconfite, les yeux en pleurs,
— Hein! cette chaleur qui nous mine!
— Je fonds! Je transpire Je meurs!*

*— Servez-nous deux tonneaux de bière!
— On crève! — Ce n'est pas permis!
« Sommes-nous à la Cannebière,
Ou en Suisse, mes amis? »*

*Il fait chaud! C'est une surprise,
Mais c'est bien du temps de saison.
Il fait chaud! Et quoi que l'on dise,
Le soleil a cent fois raison.*

*Il fait chaud! — Quoi ça vous étonne
Sommes-nous — (raisonnons un peu)
En hiver? Ou bien en automne?
Il fait chaud! Eh bien, c'est tant mieux.*

*Le mois dernier, chère madame,
Quand l'eau débordait de nos puits,
Et qu'il pleuvait... à fendre l'âme,
On se plaignait moins qu'aujourd'hui.*



ONNA REBRIQUA DÈ SORTA...

N reincontré prâo soveint dè cliâo compagnons que n'ant que la leinga et qu'on ne pào pas fère bôtsi. Lo dzou-veno Alebet à la vèva de la Resse ein età ion. L'avâi tota la foorce ào bet dào mor et adî auquie à rebriquâ. Sè tràovâ quand mîmo quauquon po lâi répondre.

On dzor que l'Alebet sè tràovâve à la fâire de Fribor, su la plliace dào martsî âi caïons, sè met à criâ à s'n ami Gaberet, lo dragon, que l'îrè à quauquè pas plliè llièin :

— Mè ràodzâi! On ne vâi ice que dâi caïons et dâi curé!

Adan, on curé que passâve, lâi demandé :

— Itè-vo curé, vo?
— Dieu m'èin gardâi! so répond l'Alebet.
— Adan, que fâ lo curé, n'è pas fautâ dè vo dere cein que vo z'îte!

Sti iâdzò, lo mina-mor n'a pas su que repîpa! Sami.

L'OUIE ET LA DAMA

ETAI lo dzo dào martsî eintrè tsa-landa et lo bounan; et vo sèdè que y'a bin dâi dzeins qu'èin profitont po atsetâ on ouie po s'èin regalâ; kâ n'ia pas! quand on medzè adé dào bouli, dào lard et dâi truffès boulâitès, dào lard et dào bouli, fâ plliési dè trossâ dè teimps ein teimps on autro fin bocon po sè tsandzi lo goût; et on profitè dào bounan iò on fâ dza dâi brecès et dâi bougnets, po sè repètrè avoué dè la medzaille on pou estrâ, qu'on arrouzè d'on bon verro dè boussi. N'est pas ti lè dzo fète!

Don, cé dzo dè martsî que vo dio, onna dama einvouyé sa serveinta po atsetâ on ouie. Ora ne sè pas se la lurenâ s'amusâ à taboussi ein route et se le ne trovâ perein què dào rebu su lo banc dào marchand d'empliômâ, ào bin se ne le sut pas choisi; mâ tantiâ qu'èin pliace de n'ouie grassolette et dodûa, l'atsetâ onna bête qu'avâi tant pou d'apparence que la dama lâi fe quand l'a lâi montrâ :

— Mâ, ma pourro bouéba, vo z'âi bin mau atsetâ, kâ voutre n'ouie a bin petita mena.

— Oh, noutra maitra! repond la serveinta, atteinde pi que y'aussè dè la farça dedein et que le sâi bin gonçilliâre, et vo z'allâ vâirè coumeint le va fèrè dè l'effé. C'est tout coumeint madama quand le sè vitè po allâ ein vela.

A L'HOTEL DU GRAND MONARQUE

UN peu de silence, messieurs! On ne sait vraiment pas ce qu'on mange!

C'est à la table d'hôte du *Grand Monarque*, à Azay-le-Rideau, que venait de retentir cette singulière injonction. J'arrivais dans la salle et n'avais pas encore eu le temps de m'asseoir. Je cherchais des yeux le convive qui s'accommodait si mal du bruit des voix, et je maison Brognont-Lecomte, le fameux Victorien Barastol.

Il achevait de dîner, et comme la domestique lui demandait où il fallait lui servir le café :

— Au pavillon. Voyons, Angélique, vous en êtes encore à me poser des questions pareilles, à moi le plus ancien client? Comme si vous ne saviez pas! répliqua-t-il en dodelinant de la tête. Vous faites tort à vos lumières, ma fille!

Aussitôt qu'il eût quitté la table, la conversation roula sur lui, sur ses plaisanteries à froid, sa manie de mystifications et le renom, la véritable popularité qu'il s'était acquise dans toute la contrée.

Le patron de l'hôtel, qui, tout en surveillant le repas, prêtait l'oreille à la discussion, nous avoua que sa maison avait été spécialement favorisée par cet insigne fumiste.

— Oui, c'est ici, au *Grand Monarque*, que Barastol a exécuté ses meilleures farces, qu'il a le mieux enraciné sa gloire! Je n'en tire aucune vanité, au contraire! Cela m'a plus d'une fois valu de vifs désagréments...

Comme preuve, il nous conta deux anecdotes — l'histoire de la culotte de M. Haudiat et la mésaventure du père Tourteau et de son coiffeur — que je vais vous narrer à mon tour.

M. Haudiat, un maigre, long et interminable quadragénaire, voyageait pour une maison de

conserves de Vevey. Il débarque à l'Hôtel, un soir d'août, et, après le souper, fait signe à Angélique, en présence de Barastol et de quelques autres clients, et la prie de lui laver son pantalon de couil le lendemain dès le matin.

— Je n'ai pas à sortir et je compte faire la grasse matinée, continue-t-il. Je ne descendrai pas avant le déjeuner. Vous aurez donc tout le loisir nécessaire, à condition cependant que vous veuillez bien ne pas commencer trop tard...

— Aussitôt levée, m'sieu Haudiat, à la pointe de l'aube, je m'en occuperai!

— Comme ça, mon pantalon aura largement le temps de sécher...

— Bien sûr!

— Et je pourrai le remettre pour m'en aller, car je n'en ai pas d'autre avec moi. Ce soir, en me couchant, je l'accrocherai au bouton de ma porte; vous n'aurez ainsi qu'à le prendre...

— C'est ça, m'sieu Haudiat! Soyez sans inquiétude, il sera prêt demain matin lorsque vous vous habillerez.

— Surtout, pas d'eau de javelle, Angélique! Ne m'empêchez pas!

— Non, m'sieu Haudiat, n'ayez aucune crainte.

Le lendemain matin, sur les sept heures, Barastol venait de se lever et circulait dans sa chambre, quand il aperçut, étendu sur une corde, à l'extrémité du jardin de l'hôtel et en plein soleil, le pantalon de l'ami Haudiat, un pantalon à petits damiers noirs et blancs. Il descend aussitôt, et, tout en ayant l'air de se promener dans le jardin, de contempler la magnifique rosier qui garnissait un pan de mur, ou de compter les raisins de la treille, il s'approche furtivement du pantalon, en tâte l'étoffe. Il était sec déjà, tout à fait sec. Vite il l'enlève, le roule sous sa jaquette, et court le porter à un tailleur du voisinage.

— J'ai eu la sottise, lui dit-il, de faire dernièrement laver ce pantalon, et il m'est impossible de le mettre à présent. Au lieu de le rétrécir et le raccourcir, ce qui est le cas habituel, n'est-ce pas? l'eau l'a tellement agrandi qu'il m'est trop long de tout cela, tenez... j'ai marqué ici... vingt-cinq centimètres.

— Il suffit, en effet, de vous regarder, monsieur, pour constater que ce pantalon n'est plus à votre taille... Oui, c'est bien cela, vingt-cinq centimètres au moins... Et pour la largeur, monsieur?

— C'est que je suis très pressé, réplique Barastol. Je pars dans un moment, autant dire. Ne vous occupez donc que de la longueur. Pour la largeur, ça ira toujours. Je resserrerais la boucle.

Trois quarts d'heure plus tard, le pantalon avait repris sa place sur la corde du jardin et attendait, de plus en plus caressé par les brûlants rayons du soleil, qu'Angélique daignât songer à lui et le rapportât à son maître.

Quand celui-ci, après être rentré en possession de son unique « indispensable », entreprit d'y pénétrer derechef et de s'en vêtir, il ne fut pas peu étonné, vous le pensez bien, de s'apercevoir que ce pantalon ne lui descendait guère plus bas que le jarret à présent, et s'était en quelque sorte transformé en un rustique haut-de-chausses, un de ces « bragon-braz » de toile chers aux jeunes gens en mal de grandir.